



© Joaquim Dolz

Volume 6 | numéro 1 | 2022

L'ALGÉRIE CHANTE SES LANGUES



Numéro thématique coordonné par

Marielle Rispaïl et Youcef Bacha

Editions Université d'Ain-Témouchent - Algérie



PRÉSENTATION DU NUMÉRO OU *LES COULISSES D'UNE REVUE*

Résumé : Le présent numéro coordonné par *Marielle Rispaïl et Youcef Bacha*, dont les textes portent sur le thème "L'Algérie chante ses langues", regroupe un panel de contributions réparties en trois volets : les chansons de stades et de rues ; les chansons pour découvrir une langue et des langues chantées qui unissent. Cet objet inter-/pluri-disciplinaire, la chanson, est exploité dans un contexte marqué par le plurilinguisme et le pluriculturalisme.

Mots-clés : Chanson, histoire, engagement, créativité, contact de langues

Abstract: This issue, coordinated by *Marielle Rispaïl and Youcef Bacha*, focuses on the theme "Algeria sings its languages" ; it brings together a panel of contributions divided into three sections: stadium and street songs ; songs to discover a language and language songs that unite. This inter-/multi-disciplinary object, the song, is exploited in a context marked by plurilingualism and pluriculturalism.

Keywords : Song, history, commitment, creativity, language contact



A tout seigneur tout honneur : ce numéro consacré à la chanson en Algérie... et ailleurs, commence et finit avec le Hirak (Staalî et Zaghba), qui a marqué les esprits, les corps et les imaginaires de ces dernières années car ses chansons et slogans (Oulebsir-Oukil) inscrivent ce mouvement « dans une perspective dialogale et interactive initiée par un « peuple-pouvoir ». Nous ne pouvions faire moins, pour une revue dont le titre revendique son ancrage algérien : RAL, Revue Algérienne des Lettres, que de laisser à ce pays la première place dans les articles, et en particulier l'ouverture et la clôture du numéro.

Le n° 10 ne se réduit pourtant pas à cet important moment de l'histoire algérienne. Car le fil conducteur par les chansons et leurs langues nous permettra quelques incursions éclairantes dans d'autres pays (Ouali, Dogo), d'autres époques que notre XXI^e siècle (Staalî, Ferguenis), ou des endroits non centraux de l'Algérie (Khelouz, Djerou, Mahroug),

voire des points de vue (Bahia, Mostefaoui et Adib), qui font un pas de côté par rapport aux doxas officielles.

En tant qu'équipe de coordination, nous avons souhaité ajouter notre propre éclairage au travail passionnant de construction d'un numéro de revue. Nous en profitons pour remercier le rédacteur en chef de R.A.L., Monsieur Benselim, de sa confiance, de sa disponibilité et de sa bienveillance : il a permis un travail et des modalités d'avancée de qualité, même si elles ne correspondaient pas toujours aux usages de la revue. Youcef Bacha et moi-même étions d'accord sur deux principes de base, dans la direction de ce numéro :

- équilibrer les signatures, en donnant leur chance autant à des auteur-e-s patenté-e-s (Oulebsir-Oukil ou Mostefaoui par exemple) qu'à de jeunes chercheur-e-s, souvent encore en cours de doctorat (Roula ou Kassama par exemple) ;
- diversifier les sujets et les contextes autant que les approches méthodologiques, pour peu qu'ils soient explicités et justifiés.

Juste retour des choses, nous avons appris et reçu autant que nous avons donné, dans ce n°. C'est le bilan de cet échange que nous vous présentons, c'est à une sorte de visite des « coulisses d'un numéro » que nous vous invitons.

Je commencerai par l'inévitable **rencontre interculturelle** que représente une coordination. Une rencontre est souvent faite de heurts dans un premier temps, qu'il faut dépasser au nom d'une explicitation de nos conceptions de la science. Issus de deux cultures scientifiques proches, parfois imbriquées, mais marquées par des histoires différentes, les deux membres de notre équipe ont eu à cœur, depuis un an, d'ajuster leurs opinions, de justifier leurs prises de position, de confronter leurs conceptions d'une revue et de ses étapes, de trouver des terrains d'entente. Voici quelques exemples des questions qu'il et elle ont eu à résoudre au fil des mois et qu'ils trouvent utile de partager :

- Une première étape d'évaluation des « résumés » d'articles est-elle utile ?
- Quels critères d'évaluation doivent primer : l'excellence formelle ? ou l'originalité du contenu ?
- Que faire quand deux évaluateurs ne sont pas d'accord sur un texte ?
- Quel accompagnement offrir à de jeunes auteur-e-s inexpérimenté-e-s ?

Dans tous les cas, nous avons tranché dans le sens que je me permets de nommer « sociodidactique », qui examine chaque sujet et chaque objet dans l'environnement qui le détermine, à savoir : se mettre au service des auteur-e-s et des idées, faire avancer la pensée autant que faire se peut, juger le moins possible, aider le plus possible. S'éloigner d'un élitisme de bon aloi et confortable en prenant le risque de donner sa chance au plus grand nombre : ce riche numéro de 17 articles est le résultat de cette politique scientifique, et nous en sommes fiers, certains en outre que chaque auteur-e est allé-e au bout de ses forces et de ses possibilités, qu'il ou elle a beaucoup appris en cours de route et qu'il ou elle nous a en échange beaucoup appris aussi. Nous avons donc la fierté de vous présenter un numéro dont les auteur-e-s sont issu-e-s de 11 universités algériennes (Alger, Batna, Bejaïa, Biskra, Chlef, Mascara, M'sila, Oran, Tiaret, Tissemsilt, Tizi Ouzou), de 3 universités étrangères (Abidjan, Aix-Marseille, Kansas-city dans le Missouri). Ajoutons que 7

articles sont co-signés et qu'on trouve 18 signatures féminines et 7 signatures masculines sur l'ensemble des auteur-e-s.

Avant d'en venir au propos proprement dit de ce numéro, nous soulignons que les guidages rédactionnels auxquels a donné lieu cette co-direction relèvent **d'exigences différentes** que nous avons tenté de combiner vers une impossible excellence interculturelle. Il est important pour nous, pour nos collègues algériens, français ou d'ailleurs, et pour les jeunes chercheur-e-s qui nous liront, d'en expliciter les grandes lignes : cela participe de la mission de « formation à la recherche » qu'on assume en acceptant la direction d'une revue. Une de nos intentions était donc, non de distribuer des *satisfecit* à qui sait déjà « écrire un article de recherche », mais de tendre la main à de jeunes chercheur-e-s pas toujours aguerris pour les intégrer dans la communauté scientifique. Cette aide a porté principalement :

- sur la caractérisation des champs scientifiques sollicités et la caractérisation des méthodes d'analyse utilisées, points aveugles de nombreux articles dans leur version première ;
- sur la présentation et l'utilisation des références d'auteur-e-s et de concepts ;
- sur la cohérence dynamique à créer entre un thème, une problématique, des hypothèses et les concepts et moyens utilisés pour les valider ou pas ;
- sur la nécessité de décrire avec soin le contexte d'une étude, en choisissant les éléments à mettre en valeur en fonction de la problématique posée, pour les rendre visibles par tout lecteur extérieur à ce contexte.

Sur le plan orthographique, nous avons suivi les préconisations françaises du J.O. du 6 décembre 1990, mais des points de vue divergents nous séparent parfois : il faudrait comprendre ce qu'ils ont de culturel, et ce qu'ils doivent à la simple maladresse scientifique. J'en citerai deux¹ :

- un proverbe séculaire (XVII^e siècle) dit en français de France : « ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ». Cela signifie qu'une phrase courte est préférable à une phrase longue, une déclarative simple à une suite de subordonnées, une formule brève à une formulation tortueuse, que « comme » est préférable à « à l'instar de », ou « mais » à « nonobstant » ; qu'il faut traquer pour les supprimer les adverbes de quantité et formes emphatiques qui n'ajoutent rien à un propos (« très », « énormément », « beaucoup », « de tous temps », « exclusivement », « magnifiquement », « en aucun cas »). De plus, l'abus de « jamais » et « toujours » ajoute une dramatisation déplacée dans un texte scientifique. Et toute formule inutile à l'initiale des phrases (« il est à noter que », « il faut savoir que », « il est important de dire que », etc.) gagne à être supprimée. Ces supports expressifs de l'oral - fièvre de l'oral qui cherche parfois plus à persuader qu'à démontrer - n'ont pas leur place à l'écrit qui doit, dans une optique franco-scientifique, viser la clarté et la concision. Il va de soi que les partis pris rédactionnels étalés (« superbe », « magique », « exceptionnel », etc.) nous semblent à proscrire dans la même intention.

¹ La combinaison et la correction de ces « travers » - avec tous les guillemets contextuels que nous voulons y mettre - nous ont amenés à faire raccourcir de nombreux textes. Le cas le plus criant est celui d'un article qui, sans perdre une seule de ses idées ou références, est par exemple passé de 56 000 à 36 000 signes.

- La répétition est conçue en français comme une faiblesse : pourquoi dire deux fois ce qu'on vient de dire une fois ? Cela se retourne contre le scripteur dont on peut penser qu'il doute de la clarté de sa première formulation ou ne la trouve pas convaincante. En tout cas, une idée répétée n'acquiert pas plus de force par sa répétition, au contraire elle s'affaiblit et peut irriter le lecteur. Et plus grave : on trouve du coup en introduction ce qu'on retrouve en conclusion ! Où est passée l'avancée argumentative demandée à un texte scientifique ?

Mais je me garderais bien d'ériger ces règles en normes universelles, car elles peuvent venir aussi de rapports à l'écrit différents suivant les histoires scripturales d'un peuple, d'un pays, d'une communauté.

Je terminerai ce trop rapide exposé « interculturel » par les relations entre un-e auteur-e et celui ou celle qui le ou la cite. Ces relations peuvent être de connivence, d'égalité (« mon collègue X écrit que ... »), d'appropriation par reformulation (« pour résumer, X pense que ... »), voire de distance (« nous connaissons la position de Y duquel nous nous distinguons par tel ou tel point ... »). Elles peuvent aussi être de simple citation (« Z écrit que ... ») ou de déférence : (« le spécialiste N définit ... »). Or on peut attendre d'un-e jeune chercheur-e qu'il ou elle connaisse ses auteur-e-s de référence mais aussi qu'il prenne ses distances pour affirmer sa propre position. Ce ne fut pas le cas de certains textes qui se marquent encore par des « défauts de jeunesse » touchants, qui citent mot à mot tel auteur, répètent ligne à ligne une catégorisation ou un classement. Ce côté « bon élève », que nous avons souvent suggéré aux auteur-e-s de nuancer, rappelle davantage un cours de linguistique bien appris qu'un article scientifique affirmé : la posture de recherche vient peu à peu au fil du temps. Ainsi, quelques relevés exhaustifs se font encore la part belle dans certains textes, au détriment de la réflexion sémantique ou sociolinguistique parfois qui aurait pu les remplacer, ou de l'analyse de la façon dont se nouent les phénomènes énumérés qui aurait pu les mettre en valeur.

Mais encore une fois, cette réflexion soulève pour nous la question vive de l'ancrage culturel de nos *habitus* scientifiques : en l'occurrence, ces variations dans les référenciations relèvent peut-être plus du rapport au maître, à la parole magistrale, au respect qu'on lui doit, à l'impossibilité de la transformer, que d'une non aisance scientifique ou scripturale. Ce pourrait être l'objet d'une fine recherche collaborative.

Nous en venons à présent, dans un troisième temps, à **cette chanson qui nous occupe, dans son rapport aux langues qu'elle met en scène** (Stambouli, Bensabra et Bedjaoui). On peut d'ores et déjà remercier les chercheur-e-s qui ont joué le jeu d'une thématique nouvelle et pas facile qui faisait se croiser divers champs scientifiques, et se sont adonnés à l'exercice. L'ouvrage qui en résulte est inégal mais passionnant, comme la vie, dans sa variété et par l'engagement visibles de ses auteur-e-s. Profitons-en aussi pour remercier les évaluateurs et évaluatrices, qui ont dû se plier à des critères de lecture parfois nouveaux, voire affronter les aléas d'une plate-forme aux réactions inattendues ou s'adapter à des retards de calendrier indépendants de notre volonté.

Il s'agit dans la majorité des textes, et sans que cela ait été particulièrement suggéré par le texte d'appel, de chanson engagée, dite aussi « contestataire », « subversive », « de résistance », « militante » ou « révoltée » - termes qu'il serait bon de différencier. Le champ sémantique esquissé est renforcé par des mots-clés qui se font écho : « révolution » ou « lutte » par exemple, par les références à Mandela (Bensabra et Bedjaoui) ou à des

chansons révolutionnaires d'ailleurs (« Bella Ciao » chez Oulebsir-Oukil). Ces choix témoignent de la force sociale des chansons, quand sont parfois bridées d'autres formes d'expression.

La chanson, croisée avec la notion de « langues », cela a été dit et répété, est **un objet de recherche pluri- et transdisciplinaire** - c'est son intérêt et sa difficulté. Son étude peut relever des études à tendance littéraire (Djerou, Khelouz), comme de la sociolinguistique (Roula et Haddad, Kharroubi et Zidouri) ou de la linguistique (Bensabra et Bedjaoui, Ouali), de l'anthropologie (Dogo), de la musicologie (certains passages de Zaghba, Dogo), voire de la didactique des langues (Messai et Meziani, Kassama et Saci) ou de la sémiologie (Bensabra et Bedjaoui). Son étude permet de parcourir l'espace et le temps (Staali, Djerou), de flirter avec la géographie (Dogo) et l'histoire (Khelouz), de dire au-delà des mots un rapport suggestif à la poésie (Djerou). On regrettera bien sûr, malgré les efforts de certain-e-s auteur-e-s pré-cité-e-s et nos sollicitations répétées, le déséquilibre entre l'analyse des « paroles » des chansons présentées et le support musical qui leur donne vie. Instruments, accompagnements, arrangements, rythmes, mélodies, façons de chanter, etc. sont le point souvent aveugle des articles que vous allez découvrir. Ils sont en revanche riches en analyses qu'on pourrait qualifier de « littéraires » ou « linguistiques » pour aller vite, qui portent sur des thématiques (Mahroug, Khelouz), des styles d'écriture (Djerou), des points de langue comme le lexique ou la syntaxe (Ferguenis, Medane et Yahiaoui, Oulebsir-Oukil).

Mais qui veut interroger la relation paroles / musique / public pour comprendre ce phénomène social unique qu'est la chanson restera un peu sur sa faim. Difficile d'oublier à ce propos Louis-Jean Calvet (cité 5 fois dans les bibliographies) qui le premier ou un des premiers, a écrit dans *Langue, corps et société* (1979) l'importance du rythme, par le corps qui marche, des slogans scandés dans les manifestations de rues. Son étude incite à des analyses « rythmées » des chansons devenues slogans (Oulebsir-Oukil) et à leurs variations suivant les langues et les accents de ces langues. Par exemple, le cas de la chanson « Bella ciao », qui donne lieu à des précisions historiques, peut être enrichie par des remarques musicales qui montrent l'appropriation de celle-ci par des interprètes algériens qui l'ont nourrie de leur culture musicale et rythmique. Il est évident que les chansons du Hirak ne prennent sens que parce que leur public en était à la fois le créateur, le réceptacle et l'interprète.

Une autre catégorie d'articles met en valeur les **conditions sociales de production de chansons** (Bahia, Mostefaoui et Adib, Medane et Yahiaoui) ou les langues choisies pour les composer (Ouali, Stambouli) : des implicites linguistiques sont ainsi mis au jour, ainsi que les dimensions politiques de certaines productions (Bensabra et Bedjaoui, Karroubi et Zidouri). Que disent-elles d'une époque (Staali) ? d'un évènement (Roula et Haddad) ? d'un lieu (Djerou) ? des langues rencontrées en chemin (Bahia, Mostefaoui et Adib, Stambouli, Kharroubi et Zidouri). À ces questions, plusieurs réponses sont apportées par les études de ce numéro, qui font de la chanson un objet de recherche privilégié pour avancer dans la compréhension d'un moment de l'histoire ou d'une société. De plus ce n'est pas impunément qu'on prend la chanson comme objet de recherche. Les textes présentés donnent l'occasion de dire des passions et des engagements, notions qu'on retrouve à plusieurs reprises dans les mots-clés. Ils explorent des concepts nouveaux autour desquels ils s'enroulent et se rencontrent : « imaginaire », « ethos », « identité », au point de donner parfois une impression de « déjà-vu » d'un article à l'autre : mais comment faire

autrement ? De nouveaux concepts apparaissent aussi, comme « supporterisme », suggérés par des situations précises et nouvelles (Medane et Yahiaoui). Les langues de l'Algérie s'exposent dans ses chansons (Ferguenis, Stambouli), dans une « pluralité de langues et de discours » ((Kebbas *et al.* 2021) propre à la création, voire à l'expression d'un « génie » (Zaghba), qui témoigne de la vitalité d'un peuple et de ses diverses composantes.

À côté de ces avancées aventureuses, d'autres **zones conceptuelles** restent fragiles : des concepts sont répétés à l'envi mais rarement élucidés comme « interculturel » ou « plurilinguisme », des évidences contextuelles sont constatées plus qu'élucidées, comme celles du passage, plusieurs fois évoqué, du « stade » à la « rue », en passant par une « révolte » pas toujours explicitée. Pourtant, l'analyse des chansons, qu'elles soient d'Algérie ou d'ailleurs, met en valeur nombre de résultats intéressants :

- la richesse des innovations (Bahia, Mostefaoui et Adib, Ferguenis) qu'elle permet ouvre des voies didactiques pour l'enseignement (Kassama et Saci), ou sociolinguistiques (Mahroug) pour la vie de certaines langues qu'on aurait pu croire en danger ;
- la créativité (Oulebsir-Oukil) dont font preuve certain-e-s auteur-e-s ou interprètes plaide pour une vision variationniste des langues, « en dépit des véhémentes condamnations des puristes », comme le souligne une auteure (Ouali) ;
- des chansons de révolte, empruntées à d'autres situations historiques ou géographiques (Staaali, Oulebsir-Oukil), tracent une Histoire commune de l'humanité, où paroles et musiques solidaires se font écho ;
- d'une étude à l'autre, se dégage un réseau de valeurs (Roula et Haddad, Dogo) qui traverse le monde et le réunit en même temps, dans un « refus commun de s'incliner devant l'injustice et la marginalisation ».

Ces points forts nous ont aidés à construire une table des matières que nous avons voulu transversale, en évitant les catégorisations qui isolent : par exemple par champ scientifique, pays, par langue ou par thème. Une première partie rend hommage aux chants du Hirak, en les inscrivant dans un récit historique dont ils deviennent alors un maillon. Une deuxième partie réunit des textes qui mettent à l'honneur une langue, soit pour la faire vivre, soit pour l'enseigner, à travers ses pratiques chantées. Une troisième partie insiste sur la fonction sociale des chansons qui, à travers des choix linguistiques affirmés, réunit des peuples ou des communautés, les aidant à construire un discours identitaire et peut-être une voie commune pour l'avenir.

Nous espérons que cet itinéraire linguistique et chantant vous donnera l'envie d'exploiter plus avant cet objet encore mal connu, la chanson, que Louis-Jean Calvet a doté d'une formule heureuse : « bande-son de notre histoire ».

Marielle Rispaïl en collaboration avec Youcef Bacha

Nous devons à Joaquim Dolz la photo de couverture ; qu'il en soit chaleureusement remercié.

L'ALGÉRIE CHANTE SES LANGUES

COORDONNÉ PAR Marielle RISPAIL et Youcef BACHA

SOMMAIRE

Les coulisses d'une revue (Présentation du numéro)		1-9
ARTICLES THÉMATIQUES		
Partie 1 : Les chansons de stades et de rues		
Que reste-t-il de nos chansons ?	<i>STAALI Keltoum</i>	10-25
Les chants militants des étudiants algériens des années 70-80		
Reprise et circulation des slogans dans les chansons contestataires	<i>OULEBSIR-OUKIL Kamila</i>	26-42
Les chansons de football en Algérie: quand l'amour du ballon présente la voix et l'imaginaire du peuple	<i>KHARROUBI Sihame et ZIDOURI Cherifa</i>	43-55
Chanter pour se révolter : étude sémio-narrative de la chanson engagée « Allô le Système »	<i>BENSABRA Besma et BEDJAOUI Nabila</i>	56-76
Le chant des supporters algériens du MCA entre engagement, identité et créativité	<i>MADANE Hadjira et YAHIAOUI Kheira</i>	77-90
Partie 2 : Les chansons pour découvrir une langue		
La chanson française comme source de création lexicale : cas des textes rap du groupe PNL	<i>OUALI Khadidja</i>	91-99
La chanson publicitaire télévisuelle : entre richesse linguistico-culturelle et réussite de l'acte persuasif	<i>BAHIA Nesrine, MOSTEFAOUI Ahmed et ADIB Yasmine</i>	100-115
La chanson de Slimane Azem, un trésor truffé d'archaïsmes lexicaux -Cas des archaïsmes lexicaux de Timezrit	<i>FERGUENIS Lyes</i>	116-133
La force d'unir la mise en scène et la chanson pour développer la compréhension orale en classe de FLE	<i>MESSAI Cheyma Fatima Zohra et MEZIANI Amina</i>	134-148
Enseigner l'interculturel à travers la comptine : quelles pratiques enseignantes "déclarées" au cycle primaire algérien ?	<i>KASSAMA Naila et SACI Naoual</i>	149-164
Contact des langues, représentation et stratégies identitaires dans la chanson des jeunes Algériens	<i>STAMBOULI Khadidja</i>	165-178
Le <i>Zenqawi</i> : le génie algérien rime en milieu urbain	<i>ZAGHBA Lynda</i>	179-190
Partie 3 : Des langues chantées qui unissent		
La chanson « Clôpoukô », un vecteur de cohésion sociale chez les Abouré d'Adiaho en Côte d'Ivoire	<i>DOGO Guédé Patrick</i>	191-200
La chanson kabyle de l'exil	<i>KHELOUZ Nacer</i>	201-215
Constantine par la chanson mélancolique	<i>DJEROU Dounia</i>	216-225
Ville emblématique de l'amour, la mort et la patrie		
Les nouvelles représentations dans l'œuvre de Slimane Azem : continuité ou rupture avec la tradition ?	<i>MAHROUG Djamal Eddine</i>	226-241
De l'altérité et du discours identitaire : construction d'un ethos collectif à travers la chanson engagée	<i>ROULA Khaoula et HADDAD Mohand</i>	242- 256
ARTICLES VARIA		
De roman, de récit en général et de tropisme ontologique/hiératique dans <i>L'enfant de sable</i> de Tahar Ben Jelloun	<i>BEN BRAHIM Hamida</i>	257-270
De la marginalité à la psychose dans <i>Une valse</i> de Lynda Chouiten	<i>BOUKLACHI Mahdia</i>	271-280
Identité- monde ou post-francophonie	<i>KASSIMI Nora et BOUTERFAS Belabbas</i>	281-295
Utilisation idiosyncrasique du système prépositionnel	<i>ABDELDJELIL Amina-Salima</i>	296-310

dans les écrits des apprenants de 2 ^{ème} année secondaire, lettres et langues étrangères		
Le jeu onomastique dans le roman graphique <i>Gemma Boverly</i> de Posy Simmonds	MAHI Yamina Nadia et MESKINE Mohammed Yacine	311-319
La subjectivation dans la titraile de la chronique Analyse de la titraile incitative dans les chroniques d'Anouar Benmalek	MEKRACHE Mounira	320-334
The impact of metacognitive stratgy instruction on second year algerian efl students' listening performance	BACHA ALI Sabrina	335-344
La représentation du discours de l'amour dans <i>Le collier de la colombe</i> d'Ibn Hazm. Autopsie d'un traité L'approche par les compétences, une vision réduite	CHAOUI BOUDGHENE-BENCHOUK Nadjet	345-354
Effets des simulations globales sur l'amélioration de la compétence interculturelle des lycéens en contexte algérien	BELHEIRANE Elhadj	355-364
Les expressions figées dans la publicité commerciale: Formes et fonctions	AIT AMAR MEZIANE Ouardia, AOUNALLAH Soumia et BENYAMINA Ismahane	365-376
Distance Learning in Algeria during the Covid 19 Era : Chalanges in Algerian Higher Educatioal System	OURARI Djamal et AMMOUDEN M'hand	377-391
Réflexion sur l'intention communicative de la littérature du Maghreb : étude sémiotique, pragmatique et comparative, des intitulés de la littérature maghrébine et de celle de Paulo Coelho	FEHAIMA Amaria	392-403
La conception des revenants dans les contes algériens du M'zab	KHADIR Nabil	404-418
L'usage d'outil numérique dans un dispositif d'évaluation en ligne du FLE: cas de Googleforms	HAMMOU Meryem et BOUNOURA Manel	419-431
Gender and paranoia in thomas pynchon's fiction	ABDESSEMED Nadjiba	432-443
Necessity of english for specific purposes (Esp) for the scientific community at belhadj bouchaib university (Ain-Témouchent).The case of researchers at the department of sciences and technology	CHAREF Maroua et GUENDOUI Amar	444-454
Women's writing and the feminine discourse : Gynesis, gynocriticism, and beyond	Hassiba KORICHE	455-465
La formation des formateurs : de la didactisation à la professionnalisation	REZIGUE Fatima Zohra et HAMZA REGUIGE MOURO Wassila	466-477
La construction de l'altérité zdimoh en interaction : nomination et stratégies de réfutation	RABHI Abdelkader	478-495
	AHMED TAYEB Mounir	496-504
COMPTES RENDUS D'OUVRAGES		
Compte-rendu d'ouvrage : Victor ALLOUCHE. 2013, <i>Pour la production des discours - Actes et stratégies</i> . Paris. l'Harmattan.	BENBAKRETI Houcine	505-507
Compte-rendu d'ouvrage : Amir MEHDI (dir.). 2021. <i>Réflexion épistémologique autour du concept de Problématique de recherche : De la conception théorique à la mise en œuvre pratique</i> . Paris. Editions Publiwiz.	BENYOUCEF Mahfoudh	508-511
ENTRETIEN		
Entretien avec Genevieve Zarate, professeure émérite des universités	SOLTANI El-Mehdi	512-517

Date de soumission : 20/01/2022 - Date d'acceptation : 10/06/2022 - Date de publication : 23/07/2022



Identité- monde ou post-francophonie

Identité- monde¹ or post-francophonie

Nora KASSIMI²

Université de Aïn-Témouchent, Belhadj Bouchaib/
Algérie
Laboratoire du discours communicatif algérien moderne
nora.kassimi@univ-temouchent.edu.dz

Belabbas BOUTERFAS

Université de Aïn-Témouchent, Belhadj Bouchaib/
Algérie bouterfas1984@yahoo.fr

Résumé : En mars 2007, un manifeste « Pour une "littérature-monde" en français » rappelait que la littérature francophone n'était plus réductible à l'Hexagone. Deux mois après, l'ouvrage « Pour une Littérature-monde » confirmait la naissance du mouvement et depuis le débat ne cesse de s'animer autour de la relation qu'entretiennent le centre et la périphérie. En 2010, Jean Rouaud et Michel Le Bris font paraître un volume dédié à une identité nouvelle, l'« identité-monde ». Cette identité se dresse comme une réponse à l'identité nationale française que les précurseurs désirent ardemment remettre à jour. Inspirée de la célèbre affirmation d'Arthur Rimbaud « Je est un autre », cette identité prêche l'altérité, le droit à la différence et l'enrichissement du soi à travers l'autre.

Mots-clés : littérature francophone, littérature-monde, post-francophonie, identité nationale française, identité-monde

Abstract : In March 2007, a manifesto «Pour une "littérature-monde" en français» recalled that francophone literature was no longer reducible in France. Two months later, the book «Pour une Littérature-monde» confirmed the birth of the movement and since then, the debate has continued around the relationship between the centre and the periphery. In 2010, Jean Rouaud and Michel Le Bris published a volume dedicated to a new identity, « identité-monde ». This identity stands as a response to the French national identity that the forerunners eagerly wish to update. Inspired by Arthur Rimbaud's famous statement "Je est un autre", this identity preaches otherness, the right to difference and the enrichment of the self through the other.

Keywords : Francophone literature, littérature-monde, post-francophonie, French national identity, identité-monde



¹ Les différentes sources anglaises que nous avons consultées et qui apportent un regard anglophones au concept de « littérature-monde » conservent la dénomination originelle. P^r Alec G. Hargreaves, directeur du *Winthrop-King Institute for Contemporary French and Francophone Studies* de à l'université de Floride, Charles Forsdick professeur de langue française à l'université de Liverpool et P^r David Murphy, directeur de l'école des sciences humaines à l'université Strathclyde à Glasgow proposent un ouvrage traitant de la littérature-monde intitulé « TRANSNATIONAL FRENCH STUDIES -Postcolonialism and Littérature-monde- ». Nous décidons donc de ne pas traduire les néologismes « littérature-monde » et « Identité-monde »

² Auteur correspondant : Nora Kassimi ; nora.kassimi@univ-temouchent.edu.dz

Àu mois de mars 2007, le journal *Le Monde* publie un manifeste qui sera un séisme pour la littérature française. Jean Rouaud, Michel Le Bris et 44 écrivains francophones sont les auteurs d'un manifeste intitulé « *Pour une "littérature-monde" en français* ». Le manifeste a pour finalité de donner naissance à une littérature nouvelle, la « Littérature-monde », par la même occasion signer la « mort de la francophonie ». L'attribution des prix d'automne de 2007 est la principale cause qui a amené à la parution de ce manifeste. En réalité, les plus prestigieux prix littéraires : Le Goncourt, Le Femina, Le Renaudot, ont tous été décernés à des auteurs français, aucun écrivain de la périphérie ne figure sur ce palmarès. Ce déni provoque un sentiment de rejet chez les écrivains francophones qui jugent ne pas jouir de la même consécration que leurs homologues français.

Le manifeste s'attaque ouvertement à la « francophonie », ce concept pose problème aux signataires, au lieu d'être jugés sur la qualité de leurs écrits, les auteurs francophones sont catégorisés en fonction de leur appartenance géographique (la périphérie) : « Combien d'écrivains de langue française, pris eux aussi entre deux ou plusieurs cultures, se sont interrogés alors sur cette étrange disparité qui les reléguait sur les marges, eux "francophones", variante exotique tout juste tolérée » (Le Bris & Rouaud, 2007). Face à ce constat, les protagonistes donnent naissance à la « Littérature-monde », « l'émergence d'une littérature-monde en langue française consciemment affirmée, ouverte sur le monde, transnationale, signe l'acte de décès de la francophonie » (Le Bris & Rouaud, 2007).

L'ouvrage « *Pour une littérature-monde* » est composé de 27 contributions d'écrivains francophones est un mélange d'histoires qui vacillent entre revendications et inspirations. Les textes renvoient tous à la complexité de la littérature, et aux problèmes auxquels doit faire face un écrivain. Mabanckou pense que :

Entre-temps on a pu remarquer le flou que véhiculait la notion de francophonie, non pas que celle-ci soit à décrier mais par l'allusion forcément politique qu'elle sous-tend, et jamais une notion n'avait été aussi contestée, les procureurs les plus impitoyables regardant la francophonie comme la continuation de la politique étrangère de la France dans ses anciennes colonies ! (Mabanckou, 2007 : 54)

Sa vie durant, un auteur francophone doit faire face à une série d'entraves ; entre quête identitaire, problème de langue et de nation, il doit se frayer un chemin, écartant un à un les obstacles, mais, au regard du « centre », il sera toujours « un écrivain francophone ». Mabanckou opte pour une meilleure catégorisation :

« écrivain francophone », définition dans laquelle j'englobais également, sans tergiversations, l'écrivain français et il suffirait de la replacer, mutatis mutandis, dans le contexte et l'esprit de la réflexion actuelle pour apercevoir en arrière-plan le portrait-robot de l'écrivain en langue française confronté au monde (Mabanckou, 2007 : 56)

La relance du débat sur l'identité nationale française par Nicolas Sarkozy³ engendre une vive réaction de la part des signataires. Rouaud et Le Bris décident de contrecarrer cette identité via un second ouvrage intitulé « *Je est un autre. Pour une identité-monde* ». A travers des récits pour la plupart autobiographiques, les contributeurs se plaisent à

³ La parution du manifeste coïncide avec les élections présidentielles de 2007 en France, Nicolas Sarkozy est alors candidat UMP (la droite)

opposer l'identité-monde à l'identité nationale française et à toute autre forme de principes instaurés. Il sera, donc, question à travers cet article de revenir sur les concepts de francophonie, de littérature-monde et d'identité-monde et d'expliquer les bases et les fondements de cette nouvelle identité si particulièrement prisée.

Notre objectif sera de comprendre le fonctionnement de cette identité qui se veut monde. Dans cette perspective, nous proposerons dans un premier lieu de revenir sur le concept de francophonie, entre un refus de soumission à ses débuts et une quête infinie de soi. Nous jugeons primordiale de rappeler les différentes approches de la francophonie, afin de mieux comprendre l'identité-monde. La deuxième partie de la présente étude se focalisera sur ce passage de la littérature-monde à l'identité-monde, nous mettrons en exergue la corrélation unissant ces deux néologismes. Finalement, l'analyse que nous proposerons des six contributions exemplifiera les bases et les fondements de l'identité-monde.

1. L'identité francophone, entre refus de soumission et une quête infinie du « Moi »

L'identité a pour particularité d'être une notion interdisciplinaire et les différentes approches en font une entité vivante. Nous nous cherchons continuellement, nous nous cherchons perpétuellement. La sacralisation de l'identité explique pourquoi les indigènes accordent une valeur suprême à la relation qui les lie à leur terre. Les faits historiques montrent que l'Histoire est un terrain marqué par des rencontres interculturelles. La traite négrière, la colonisation de l'Afrique, la diffusion des religions ainsi que la conquête du Nouveau Monde laissent à leur passage tant de dégâts qui entraînent particulièrement la suppression des valeurs culturelles. S'agissant, d'une perspective post-francophone, il serait utile que nous rappelions les fondements de la littérature francophone, cette littérature qui se lit à travers l'histoire.

Ce que nous avons pour coutume de nommer « Francophonie » désigne, dans un premier temps, l'organisation sous laquelle se réunissent les pays voués à promouvoir le français. La « francophonie », quant à elle désigne ceux qui utilisent la langue française, ce « legs », en dehors de la Métropole. Au sein de la francophonie, se joue une relation colonisateur/colonisé, au cœur de cette entreprise coloniale règne une forme de supériorité raciale et culturelle. Ce mythe de supériorité est le fruit du colonisateur en vue de mépriser et d'anéantir la culture du colonisé et de remettre en question son apport à la civilisation qui est une sorte de prétexte pour justifier le recours à l'invasion.

Ainsi la colonisation et sa politique d'assimilation, glorifient les valeurs provenant de l'Occident supposément universelles et donc valables pour tous ; les colonisés sont acculés à faire siens les valeurs culturelles de la communauté qui s'impose à eux.

1.1. La francophonie, genèse et propagation d'un concept problématique

Nous savons que la littérature est un domaine foisonnant de thématiques, cependant, les thématiques ayant trait à l'identité sont récurrentes et occupent une place de choix. Les auteurs, de part leurs différentes origines, traitent tous ce concept, chacun y va de sa plume, de ses convictions et surtout de son vécu.

Remontons au début du siècle dernier, initialement la littérature était un moyen de lutte, un porte-voix envers les méfaits dévastateurs du colonisateur. Ces voix avaient pour but de dénoncer le vécu de la société colonisée. Comment peut-il en être autrement quand on constate les dégâts consécutifs à cette action ? Effectivement, si la littérature, dans son ensemble, en est encore à ses balbutiements, l'objectif est clairement explicite. Les écrivains s'accordent à dire qu'il faut s'unir pour la défense de la culture autochtone et son identité. Nous ajouterons que le contexte (la lutte des afro-américains⁴, l'émergence, entre autres, du surréalisme⁵) est favorable à une éventuelle prise de consciences dans les pays colonisés. Ces mouvements intellectuels cultivent et offrent un regard nouveau sur les conditions et sur le monde. La Négritude⁶ en est le parfait exemple. L'avènement de ce mouvement n'est qu'une suite attendue à une oppression culturelle de la part du colonisateur français, c'est un refus d'assimilation et un acte de réappropriation de l'identité du noir. Cet éveil identitaire placé au centre des principales revendications aura pour finalité une libération du joug du colonisateur en usant de la langue du colonisateur.

Dans l'entre-deux-guerres, bien loin des Caraïbes, l'effervescence gagne le continent Africain, pour la plupart de ses intellects, l'histoire culturelle de l'Afrique moderne lui appartient : « l'Afrique ne sera pas libre par le développement mécanique des forces matérielles, mais c'est la main de l'Africain et son cerveau qui déclencheront et mèneront à bien la dialectique de la libération du continent » (Mandouze, 1961 : 25). Au Maghreb, plus particulièrement, en Algérie, seront publiés des romans et des nouvelles en langue française écrites par des Algériens⁷. « Il faut que les peuples opprimés rejoignent les peuples déjà souverains afin que soit valable l'édification d'un humanisme aux dimensions de l'univers » (Mandouze, 1961 : 24). Ces écrits seront qualifiés de « médiocres et décevants. On copie. Il s'agit de montrer qu'on est capable d'écrire en bon français sans faire de fautes de syntaxe, dans un style académique et au vocabulaire châtié » (Déjeux, 1975 : 59). Bien que les écrits aient pour particularité d'être des chefs d'œuvres, les auteurs voyaient leur société de l'extérieur, c'est-à-dire, à travers le regard des « autres ». Cet avide besoin d'être lu par les colons pousse les auteurs à se délester d'une partie de leur identité, afin de se fondre dans l'image du colon, pour en être l'égal. Ils critiquent, ainsi, certains aspects étrangers au colonisé et certains aspects de la vie mondaine :

Les romanciers désirent se faire lire par eux. Ils n'oublient pas le couplet aux bienfaits de la « mère patrie », critiquent l'alcoolisme et certains méfaits de la colonisation, sont moralistes et folkloriques, se maintiennent dans le superficialisme qui n'exprime pas les profondeurs du moi (Déjeux, 1979 : 59)

Pendant la même sphère temporelle, la littérature algérienne connaîtra son apogée. Dans un contexte international marqué par la seconde guerre mondiale, la répression de mai

⁴ Un mouvement des Noirs Américains pour l'égalité, la justice et la dignité. Définition tirée du site internet <https://www.franceculture.fr/oeuvre/black-america-une-histoire-des-luttes-pour-legalite-et-la-justice-xix-xxie-siecle>, consulté le 12 décembre 2021

⁵ Le surréalisme naît après la Première Guerre mondiale en réaction aux valeurs bourgeoises de l'époque. Initié par André Breton, ce mouvement appelle à une révolution politique et poétique pour libérer les Forces créatrices. Définition tirée du Bescherelle « Chronologie de la littérature française »

⁶ Mouvement littéraire né dans les années 30 sous l'égide d'Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léo-Gontran Damas. Il s'agit de « la simple reconnaissance du fait d'être noir, ... de notre destin de noir, de notre histoire et de notre culture » dans *Cahier d'un retour au pays natal*

⁷ Entre autres : Abdelkader Hadj Hamou, Mohammed Benchérif et Rabah Zénati.

1945, la misère, la montée des nationalistes ailleurs, l'action des partis nationalistes pour l'indépendance, une prise de conscience s'observe chez les intellects. Ces hommes de science et de conscience se posent des questions existentielles ; le fameux « qui suis-je ? » devient récurrent. Eux qui ont toujours été ramenés au statut de colonisés prennent soudain conscience qu'ils ne sont pas respectés dans leur dignité d'Algériens.

Ces années seront témoins d'une mise à nu sans précédent, les auteurs se dévoilent et revendiquent de manière explicite la Patrie et ses référents identitaires⁸. Mouloud Feraoun, Mohammed Dib, Malek Bennabi, tant d'auteurs qui tendent à raviver l'identité algérienne. Désormais, il n'est plus question de faire preuve d'un génie littéraire, ni de montrer que l'on sait manier la langue, il s'agit maintenant de projeter la véritable image de « soi », les auteurs se veulent authentiques et vrais. Ils décrivent les maux de la société et l'oppression du colonisateur. La qualité de leurs écrits traversera la Méditerranée. Portés par un langage où s'entremêlent la langue française et la langue arabe, les écrivains s'affirment dans leur identité et dans leur nouveau langage. Nous estimons que cette « légitimation » signe la véritable naissance de la littérature algérienne.

Toujours au Maghreb, les pays limitrophes tardent à suivre l'Algérie, c'est en conséquence de l'instauration du protectorat en Tunisie et au Maroc que se révolte l'élite pensante. En s'emparant de la langue française, Sefrioui et Chraïbi seront parmi les premiers écrivains marocains révoltés et contestataires. Les tunisiens Albert Memmi et Hachemi Beccouche s'illustrent dans l'art de la révolte, signant les premiers romans traitant de l'oppression et de l'identité.

Le reste du continent africain sera lui aussi le théâtre de plusieurs combats opposant le colonisé au colonisateur. Cette quête de liberté se manifestera dans la littérature, elle travaillera à mettre l'accent sur la préoccupation des peuples et sur leurs combats au quotidien. Nous pourrions, sous cette optique, ajouter que les peuples colonisés étaient victimes d'atrocités (psychiques et physiques) mais aussi à une tentative de reniement identitaire, notamment avec l'instauration de l'« assimilation ». Cette notion « nihiliste » (Moussavou, 2015 : 101) qui les réduisait au néant sera le cheval de bataille de nombreux auteurs.

Cet engagement est une réponse crue aux différentes tentatives d'acculturation des peuples. Les œuvres africaines ont tendance à mettre en scène des missionnaires blancs chargés de christianiser des disciples noirs, comme « *le pauvre Christ de Bomba* » de Mongo Béti.

Les textes francophones sont, souvent, des textes écrits par des auteurs sous l'emprise d'une domination politique. Nous estimons nécessaire de préciser que ces textes font l'objet d'études postcoloniales⁹. Il faut l'avouer, concilier ces deux notions est assez contraignant, étant donné que la francophonie s'inscrit dans un débat idéologique, alors

⁸ Un référent identitaire est l'ensemble des caractéristiques que cherche l'individu afin de définir sa propre identité, il est de l'ordre du territoire, des coutumes, des us, etc.

⁹ Courant philosophique récent, apparu aux États-Unis dans les années 80 (sous le nom de « *Postcolonial studies* »), qui s'attache d'une part à dénoncer les effets de l'entreprise coloniale sur la pensée des peuples autochtones, d'autre part à refaire vivre cette pensée en lui donnant les moyens d'exprimer et de développer sa propre vision du monde. Définition tirée du site internet <https://www.philomag.com/lexique/etudes-postcoloniales> consulté le 13 décembre 2021

que les études postcoloniales, issues de la sphère Anglo-saxonne, peinent à s'intégrer dans le paysage francophone. Néanmoins, c'est grâce à ces études qu'il nous est, désormais, possible d'apporter un regard nouveau aux écrits francophones. En rejetant une référence préconçue, constamment, française et en mettant en valeur l'imaginaire de l'auteur, il est possible d'explorer des sujets autres que la relation colonisateur/colonisé. La Diaspora, le multiculturalisme, ... sont les fruits de ces études, seul persiste le terme de francophonie. Un problème soulevé et, supposément, réglé par le manifeste des 44.

2. De la littérature-monde à l'identité-monde, prémices d'une identité revalorisante

Le manifeste se dresse tel un plaidoyer. Il dénonce le « *francocentrisme* », ce nombrilisme littéraire dont sont victimes les auteurs francophones pour être publiés au « Centre » (Le Bris & Rouaud, mars 2007) mais aussi pour être primés au sein de l'Hexagone :

La littérature est plus forte que ses penseurs. Dans sa pointe fine elle enregistre les séismes du temps, et en tire pour elle-même les nouvelles règles de sa poétique. C'est toute une génération qui va porter le deuil de cette disparition de la France, par une sorte de passage au noir, une entreprise d'effacement, de purgation, de renoncement, qui se convainc qu'il n'y a plus de lumière à diffuser, que tous les feux sont éteints, que les seuls qui clignent sont les dernières braises sous les cendres où se consume la gloire passée. Ce qui se traduira par le deuil du récit. Littéralement on ne peut plus se raconter d'histoire. Et quelle histoire, sinon celle de la grandeur de la France, diffusant ses lueurs au reste du monde [...] Écrire, c'est décrire. Ce qu'on appellera l'école du regard. Et ensuite ? Qu'est-ce qu'on fait ? Coupé de ses fondamentaux, le récit, l'intrigue, l'imaginaire, les personnages, l'émotion, le roman n'est plus qu'un os de seiche. (Rouaud & Bris, 2007 : 19)

Les propos de Rouaud sont crus, le ton est accusateur, la déchéance de la France est visible. Nonobstant, personne ne devrait endosser la responsabilité de cette décadence. Nous ajouterons que la disparité créée par le « Centre » au sein de la francophonie est assez palpable : « Le romancier qui avait été un arpenteur d'espace, un inventeur d'imaginaire, un découvreur de mondes enfouis, était ramené à un rôle de syndic » (Rouaud & Bris, 2007 : 19). Nous remarquons que la « littérature-monde » est, une urgence, une nécessité, c'est l'échappatoire vers laquelle se tournent, désormais, les auteurs francophones en vue d'une liberté escomptée.

En 2010, Jean Rouaud et Michel Le Bris confirment le concept avec un hors série « *Je est un autre. Pour une identité-monde* ». L'ouvrage, porté par les précurseurs et 20 autres auteurs francophones, se dresse comme une réponse aux différentes voix qui prônent « l'identité nationale », notamment celle de Éric Besson, à l'époque mandaté par le président Nicholas Sarkozy pour en faire la promotion. Cette identité sera décrite par les signataires comme étant une : « sorte de gabarit idéal auquel les citoyens seraient appelés à se conformer, en étant priés d'abandonner tout ce qui ne « cadrerait » pas avec lui. Ce n'est pas d'identité qu'il s'agit, mais d'idéologie » (Rouaud & Le Bris, 2010 : 06).

Une identité au sein de laquelle une personne est obligée de se fondre dans le décor et de se dépourvoir de ce qu'elle est, est assez compromettante. Ce concept pose problème, réduire un être à un ensemble de caractéristiques préalablement définies n'est point salutaire : « Imaginons cette intimation transposée en littérature : 'Écrivez un roman national ayant pour héros un identitaire national.' On connaît par avance le résultat, forcément désastreux » (Bris & Rouaud, 2010 : 06-07). Nous tenons à ajouter que cette

décision empiète sur les libertés individuelles car elle installe un sentiment d'insécurité et réprime les libertés dont se flatte le pays de l'égalité, de la liberté et de la fraternité.

2.1. L' « identité nationale française », une identité archaïque ravivée

L' « identité nationale française » se veut être une forme d'appartenance nationale, elle résulte d'un profond sentiment témoigné envers la nation et envers ce qui fait la nation (les symboles). C'est un sentiment propre à chacun mais qui d'une manière ou d'une autre influe sur son identité puisqu'il désigne aussi l'ensemble des référents identitaires.

Le concept d' « identité nationale française » existe depuis la fin du siècle dernier, sauf que le débat s'est envenimé durant la dernière décennie avec la montée en puissance du phénomène migratoire, nous ajouterons, aussi, que le phénomène de globalisation joue un rôle conséquent quant à cet envenimement, le professeur en droit public Alexandre Viala se montre assez tranchant sur ce sujet :

Nous traversons depuis le début des années quatre-vingt-dix une séquence historique qui a vocation à durer très longtemps et dont la « globalisation » est le nom. L'une des fonctions aveugles et irrépressibles de ce phénomène d'échelle mondiale est de broyer sur son passage les identités et autres particularismes culturels. Ce processus d'uniformisation [...] suscite, par voie de réaction, un besoin d'identité de la part des sociétés et des communautés étatiques qui se trouvent fondues dans la mondialisation (Viala, 2011 : 05)

L'identité nationale française vise d'abord la naturalisation des étrangers, c'est-à-dire leur inculquer les idéologies et les croyances du pays hôte. A cette notion s'ajoute la notion d' « assimilation ». Nous tenons à préciser que le second critère relève de la relation (colonisateur/colonisé), dans le cas de notre étude, il s'agit de la France métropolitaine et des colonies. L'assimilation est assez proche de la naturalisation, son objectif est l'acquisition progressive de la culture et des valeurs du colonisateur.

Cette connotation d' « identité nationale » exprime plus qu'il n'y paraît, au-delà des critères se faufile une dominance et une tentative de regain d'un éclat amèrement perdu. Il est inconcevable qu'une telle identité puisse être appliquée aux étrangers. Ce retour vers les anciennes gloires ne peut être envisagé dans le contexte actuel, où le monde prône l'altérité et le droit à la différence. Une tentative de faire revivre l'identité nationale française dans le but d'homogénéiser les citoyens ne fait, en réalité, que stigmatiser les étrangers, ce concept pousse Jean Rouaud et Michel Le Bris à mettre en place l'identité-monde.

2.2. Le « Je » à travers l' « Autre », Rimbaud un précurseur avant-gardiste

Dans le cadre de notre étude, nous avons démontré que l'identité-monde est un besoin exprimé afin de pallier à l'identité nationale française : « « Je est un autre » Il ne semble pas que cette phrase fameuse ait intensément nourri la réflexion de notre ministre, à l'instant de lancer son débat sur « l'identité nationale », et pas plus, d'ailleurs » (Bris & Rouaud, 2010 : 10)

Les signataires choisissent un titre assez éloquent. Effectivement, ils reprennent la célèbre affirmation d'Arthur Rimbaud « *Je est un autre* ». D'ailleurs, Le Bris débute sa contribution par une invitation à lire Rimbaud « *Lisez Rimbaud !* » (Le Bris, 2010 : 09). Avant de dresser

les fondements de cette nouvelle identité, il nous est assez intéressant de comprendre ce retour vers Rimbaud.

« Je est un autre » est une expression extraite d'une série de correspondances échangées entre Arthur Rimbaud et Paul Demeny datée du 15 mai 1871, cette expression jette souvent le trouble dans l'esprit des plus aguerries des lecteurs par son paradoxal paroxysme, « Je est un autre », cette phraséologie peu commune confère à l'« autre » une forme de pouvoir constructeur/destructeur sur le « je ».

Commençons d'abord par mettre en relief le contexte d'énonciation, nous savons que dans n'importe quelle situation, il est primordial de savoir déceler le *sujet parlant* du sujet qui *reçoit l'information* et surtout le *message même*. « Je est un autre », dans cette structure, le « je » au même titre que le « moi » désigne celui qui énonce, logiquement « autre » est celui qui reçoit, or, dans cette expression se dresse une contradiction interne, une espèce de quiproquo qui laisse perplexe. Le « je » est l'« autre » sont sur le même pied d'égalité, alors que, nous savons que « je » c'est « moi » et que l'« autre » est « vous » ou bien « eux ». Pour permettre une meilleure compréhension, nous estimons nécessaire de rappeler l'approche proposée par les philosophes, l'identité consiste à « ramener au même » (Cuvillier, 1964 : 48), donc l'« autre c'est je » ! « Vous c'est moi » ! Cette création avant-gardiste ? pour l'époque, témoigne du génie d'Arthur Rimbaud. Nous concluons par dire que l'identité est une sommation de ce qui est semblable et de ce qui est différent :

Identité = ce qui est semblable « je ou moi » + ce qui est différent « autre »

Donc, l'être humain est un être qui ne peut survivre sans l'autre, c'est grâce à ce continuel contact avec la société qu'il construit sa propre identité. Il se construit à travers l'autre, donc, tout être est multiple, « « Je est un autre » il faut prendre au sérieux les poètes » (Le Bris, 2010 : 15)

L'affirmation d'Arthur Rimbaud illustre la frontière qui nous sépare des autres, elle est la preuve même de l'altérité, c'est à travers l'autre qui m'est égal que je me construis. Étant un processus diachronique, l'identité est infinie, de la naissance jusqu'à la mort elle sera infiniment remodelée, infiniment tissée, c'est une quête perpétuelle à laquelle chacun s'adonne avec ou sans plaisir.

Une autre optique, nous permet de dire que le « je » peut s'avérer être assez contraignant, son positionnement vis-à-vis du sujet parlant peut signifier qu'un « autre » subsiste en « moi » en même temps que « moi ». La folie, la schizophrénie, sont des aspects d'un personnage double, la poésie d'Arthur Rimbaud pleine de « *Délire* » en est témoin, « Je est un autre », fine est la barrière qui sépare la folie du génie.

3. L'identité-monde, bases et fondements d'une identité libératrice

Nous venons de le détailler, l'intitulé de l'ouvrage est assez explicite. Il prend tout son sens dans la série de témoignages poignants de vérité de la vingtaine d'auteurs francophones ayant contribué, à l'instar, du Congolais Mabanckou, de l'Algérien Beggag ou encore de la Vietnamiennne Moï. Les contributeurs y dressent chacun une expérience qu'ils ont vécue, sous forme de pensées, d'anecdotes ou de récits autobiographiques. Ces

réécits personnels évoquent, tous, leurs malaises identitaires et remettent en cause leurs catégorisations dévalorisantes. Bien que les textes diffèrent de part leurs contextes, ils laissent entrevoir des similitudes, que nous pensons, font l'identité-monde. Pour se faire, nous proposons d'analyser six contributions extraites de notre corpus. Le tableau qui suit résume ces contributions analysées.

Tableau 1 : Tableau des contributions choisies

<p>Michel Le Bris, « Lisez-Rimbaud ! » La pensée de Michel Le Bris est une invitation à lire Rimbaud. « Je est un autre » est une phrase qui atteste du modernisme littéraire au XIX^e siècle. Résumant le Romantisme, cette phraséologie, peu commune, témoigne du génie des auteurs imprégnés non seulement par leurs différentes expériences vécues mais aussi par leurs différentes lectures. Qualifiée de « littérature voyageuse », toute œuvre est de l'Autre et à travers l'Autre.</p>
<p>Alain Mabanckou, « Le sang, le sol, la souche » L'auteur franco-congolais, regarde attentivement la carte de la France, il est pris de désarroi face à ce qu'il voit. La carte de la France lui semble, tellement, blanche qu'il ne se reconnaît pas. Il lui semble méconnaître la France qui l'a fasciné durant sa jeunesse. La monotonie et la planéité de son pays hôte le surprennent. La France, autrefois, si grande accuse l'Autre de son déclin. Un Africain est souvent indexé de délinquant, de parasite qui déroge l'ordre de la République. Dans son enchaînement, Mabanckou s'en prend à l'Europe qui affiche un regard méprisant à l'envers des Africains jugés « Aliénés ». A la suite de ces observations se distinguent deux catégories de Français : ceux qui le sont par le sang et d'autres qui le sont après avoir prouvé qu'ils sont dignes d'être français et dont la nationalité reste, à jamais, compromise.</p>
<p>Wilfried N'sondé, « Ethnidentité » A travers un court récit autobiographique, Wilfried N'sondé raconte son histoire ; de son Congo natal jusqu'à son arrivée en France à l'âge de quatre ans. Il découvre l'école et est de suite indexé de Chinois (L'expression Chinois ne signifie pas une personne qui vient de Chine mais bien plus « étranger »). Début des années 80, il acquiert la nationalité française par filiation, or, il n'était pas traité comme un français mais en tant que français d'origine étrangère. Il qualifiera cette catégorisation, dont il ne peut se défaire, d'<i>ethnidentité</i>. Adolescent, accompagné de deux voisins arabes du quartier, ils se promènent dans la rue jusqu'à ce qu'un fourgon de la police vienne les interpellé suite à un signalement des riverains. Ce délit de faciès témoigne de l'<i>ethnidentité</i> qui n'a de cesse de poursuivre N'sondé. Une fois à l'université, N'sondé sera considéré comme un blanc noir par les étudiants d'origine Africaine, une catégorisation dont il ignorait, même, l'existence ! Suite à ça, il décide de s'installer à Berlin où il commence à composer de la musique, hélas, l'<i>ethnidentité</i> est aussi présente en Allemagne, on lui attribue souvent, le rap, la souf comme genre musical. Il s'invente un nouveau genre musical, l'afro punk. Après ce petit détour artistique, il se réfugie en littérature dans le but d'écrire l'homme et le monde. Cependant, l'<i>ethnidentité</i> surgit encore, il était un français (nationalité française) primé par des prix francophones (non-français) et dont les livres étaient placés dans la rubrique « Traduction ». Finalement, N'sondé ne sait pas s'il est Chinois, Congolais, Français, Noir allemand, Noir africain, Blanc à peau noire. L'<i>ethnidentité</i> le contraint, le réduit toujours à un espace géographique qui l'éloigne de l'essence de l'être et de la magie des mots.</p>
<p>Leïla Sebbar « Le prénom sans le nom » Le récit autobiographique de Leïla Sebbar se déroule en France, une multitude de personnages interagissent entre eux. Les discussions portent toutes sur l'origine, on ramène tout à l'origine même le champion du monde français Zinedine Zidane. Au cœur de ce contexte se trouve Leïla Sebbar qui se questionne sur la signification de son nom. Ce questionnement lui vient suite à un reproche de la part d'un algérien en Allemagne. L'homme lui reproche d'écrire en français alors qu'elle a un nom arabe. Sebbar se demande alors si elle devait écrire en arabe car elle porte à un nom arabe ? Est-ce une trahison ? Sebbar se rend, alors, compte que ses différents personnages ne portent pas de noms, ils ne sont connus que grâce à leurs prénoms. Cette particularité Sebbarienne se traduit par une volonté de dissimulation de l'identité, avec le prénom sans le nom. Finalement, elle décidera de signer du nom de son père, dans la langue de sa mère : Leïla Sebbar</p>

Ananda Devi « Flou identitaire »

A travers sa contribution, Ananada Devi est tourmentée. Face à ses origines, elle ne parvient pas à décider quelle identité va primer. L’auteur née à l’île Maurice est supposée être française, or, face aux pourvoyeurs d’identité, comme elle les qualifie, qui la martèlent de questions, elle ne sait quoi répondre. En commençant par son nom qui n’est qu’un pseudonyme. Les questions qui suivirent auront toutes pour vocation de la mouler dans une identité. Ce qu’elle refuse : elle est Mauricienne de naissance, Africaine (L’île Maurice autrefois reliée à l’Afrique), Indienne de part ses ancêtres, Soufie ou Bouddhiste selon son humeur. Ce flou identitaire ne plait pas beaucoup aux interrogateurs, qui cherchent à connaître sa langue maternelle, elle dira que la langue de sa mère était le telugu, la sienne autant que Mauricienne était le créole, sa langue de plume était le français et sa langue d’expression scientifique était l’anglais. Difficile pour elle de se définir, face à ce flou. On lui reproche la qualité de ses écrits jugés provocateurs, contraires aux diktats de la société. Elle sera réduite à être un être inexplicé, les questionneurs avaient besoin d’une identité claire, bien délimitée et respectueuse des définitions. Ananda Devi y répond en disant « Je suis.»

Kebir Ammi « Mon identité, celle de l’autre »

Kebir Ammi, de parents analphabètes, relate son amour pour les lettres et sa langue d’écriture. David Copperfield aura été le premier livre qu’il lira en français. Il y découvre, alors, l’amour de la langue française qu’il pratiquera, à son grand dam, uniquement à l’école. Une fois chez lui, les syllabes françaises laissaient place à sa langue d’origine. Il qualifiera la date du 02 juin 1962, comme le jour le plus triste de sa vie, c’est l’indépendance de l’Algérie. Les événements qui suivront vont impacter son existence entière, au point où il rompt les liens avec la littérature. Lorsqu’il a quinze ans, Ammi renoue avec le domaine et découvre l’île au trésor. Les aventures sont un baume pour son désarroi, il voyage grâce à Stevenson. Il décide lui aussi d’écrire dans la langue de l’autre, il s’imprègne du monde, forge sa propre langue, sa propre identité grâce et à travers l’autre. Finalement, il se rendra compte que cet autre qui l’a influencé n’est finalement que lui-même.

3.1.1. L’identité-monde vers un dépassement francophone

Dans un contexte francophone où « Personne ne parle le francophone, ni n’écrit en francophone » (Rouaud & Le Bris, 2007), le monde n’a jamais été aussi accessible « naît un monde nouveau, où chacun, au carrefour d’identités multiples, se trouve mis en demeure d’inventer pour lui-même une « identité-monde » » (Rouaud & Le Bris, 2010 : 07). Pour les auteurs, le monde offre un respect identitaire : « Ce qui, par conséquent, nous est commun, c’est le sentiment ou encore le désir d’être, chacun en soi, des êtres humains à part entière, habitants pléniers du monde et héritiers de sa totalité » (Mbembe, 2010 : 128). La prédominance du monde n’est pas contraignante, elle ne limite pas l’auteur, au contraire, elle lui offre bien plus de perspectives, plus de libertés.

Les auteurs ne désirent plus être réduits à un espace géographique, ils sont « Monde », le monde est unique à tous, qui profite à tous « Il n’y a qu’un seul monde » (Mbembe, 2010 : 127). Kebir Ammi continuera : « Puis, je réaliserai que derrière la langue, il y a une autre langue ! Une façon – et cela vous dépasse – de se tenir. Votre manière d’être. D’être au monde. Une vision de soi parmi les autres » (Ammi, 2010 : 217)

Au sein du monde, les auteurs se sentent les égaux de leurs équivalents français, les frontières tombent, importe plus la qualité des écrits, le poétique du message, non l’origine de l’écrivain.

3.1.2. Hybridité, brassage et métissage, le droit à la différence mis en valeur

Notre enchaînement analytique des contributions, nous amène à déceler, chez les auteurs, un constant malaise identitaire. D'ailleurs, les différents titres de la vingtaine de contributions laissent entrevoir ce malaise. Ananda Devi, détaille son « *Flou identitaire* », alors que Wilfried N'sondé nous parle d'« *Ethidentité* », Achille Mbembe intitule sa contribution « *Pièce d'identité et désirs d'apartheid* » et kebir Ammi de « *Mon identité, celle de l'autre* ».

Les auteurs prennent ce pas afin de mieux comprendre la situation des pays issus de la colonisation. Dans le cas de notre corpus, les différents discours mettent en avant le dépassement, le déchirement, le déracinement, aussi, l'assimilation afin de créer une forme de rapprochement, un terrain d'entente basé sur le métissage et le brassage utile au savoir-vivre ensemble. La redéfinition du « monde » que proposent les contributeurs offre une situation plaisante dépourvue de restrictions. Par exemple, Ananda Devi est devant une incertitude. La femme de lettre Mauricienne, pense que pour s'intégrer aux autres, il faut qu'elle s'intègre d'abord à elle-même : « Avant de m'intégrer aux autres, je dois m'intégrer à moi-même » (Devi, 2010 : 201). L'auteure issue de différentes cultures se dit « malade » :

Je souffre d'une maladie que l'on vient de découvrir : la démultiplication débridée d'appartenances [...] Je... Je suis mauricienne. L'île faisant géographiquement partie de l'Afrique, je suis aussi africaine. Mes ancêtres venaient d'Inde » (Devi, 2010 : 202-204)

A constamment se chercher, elle compte ses identités mais finit par se perdre :

Insomniaque, je compte la nuit mes identités visibles et invisibles, silencieuses et ostentatoires. J'en suis arrivée à mille six cent dix-huit sans parvenir à endormir ma vigilance. Demain, quand les pourvoyeurs d'identité sonneront à ma porte, que leur répondrai-je ? (Devi, 2010 : 201)

A son malaise identitaire, Ananda Devi y répond et glorifie son identité multiple, son métissage et répond : « J'ai beau trancher dans le gras de mes allégeances, elles se montrent rétives à toute tentative de simplification. Je suis un mille-feuille identitaire parfumé au sirop de canne [...] Pourquoi toujours poser la question d'identité ? Je suis. » (Devi, 2010 : 201-210)

Toujours dans cette perspective analytique, au moment où le métissage, l'hybridité et le brassage paraissent être une aubaine car ils prêchent l'ouverture aux autres et l'hétérogénéité, les auteurs se heurtent à la dure réalité. Les contributeurs se leurraient par des identités qu'ils se flattaient d'avoir, finalement, c'est en faisant face aux différentes idéologies françaises qu'ils se rendent compte qu'ils étaient étiquetés. N'sondé, confronté à cette catégorisation, raconte :

Nous avons quitté la laideur et le ciment de notre quartier et marchions paisiblement près de la villa d'une fille de ma classe dont j'étais amoureux [...] Paniqués, les riverains des beaux quartiers les avaient appelés, inquiétés par la présence d'un gang de Noirs et d'Arabes... (N'sondé, 2010 : 105)

Ce qu'il qualifie d'ethnidentité, lui collera partout où il ira, à l'université : « Il m'a collé d'emblée son habit ethnidentitaire, et moi j'étouffais ». (N'sondé, 2010 : 108). En Allemagne, où il se réfugie pour devenir écrivain :

J'ai cru trouver le salut en littérature, l'univers des mots, de la création dans le but très noble d'écrire l'homme et le monde. Mais là encore, l'ethnidentité m'a rattrapé ! Dès la

sortie de mon premier roman, il m'a fallu batailler et argumenter ferme, étais-je finalement un écrivain monde, français, africain, de banlieue, ou francophone ? [...] comment le Français que je suis pouvait-il voler le prix des Cinq Continents de la francophonie réservé... aux non-Français ? Dans certaines librairies parisiennes, on trouvait mon livre dans la rubrique des traductions, une vendeuse me dit : « Vous comprenez, c'est à cause du nom. » J'aurais vraiment dû m'appeler Dupont (N'sondé, 2010 : 107-108)

Leïla Sebbar parle du « prénom sans le nom », cette particularité littéraire est devenue la signature de l'écriture Sebbarienne. Au lieu de se perdre dans une onomastique sans intérêt et rétrograde, elle choisit d'attribuer uniquement des prénoms à ses personnages :

Je me suis demandé pourquoi je désignais tant de personnages par le prénom sans le nom, et pourquoi quelques-uns jouaient à falsifier leur prénom, s'inventant des surnoms, rusant sur le prénom usuel dont on ne savait pas s'il s'agissait du prénom réel, inscrit sur la pièce d'identité (Sebbar, 2010 : 118)

Cette distinction est née suite à une insistance de respecter la culture dont elle porte le nom, elle s'insurge et propose de dépasser ces idiomes. Elle est arabe qui écrit en langue française, elle porte le nom de son père et a sa bénédiction d'en user. C'est, finalement, le regard porté par les autres qui la dérange, elle décide, donc, de rompre la « généalogie » (Sebbar, 2010 : 119) pour ses personnages qui seront entre autres hybrides, métis, etc :

Par exemple, Shérazade (l'héroïne de ma trilogie romanesque) a perdu, au passage à l'écrit administratif français, sa syllabe orientale, et elle se fait appeler tantôt Camille, tantôt Rosa. Mohamed, le jeune Chinois vert d'Afrique, s'appelle Momo, diminutif de Mohamed et de Maurice, si bien qu'on le nomme encore Mehmet (sa grand-mère est turque d'Algérie), Madou, comme son grand-père algérien qui revient de la guerre d'Indochine avec une femme vietnamienne, elle l'appelle, je crois, Hami [...] Avec le prénom sans le nom, parce que la généalogie est rompue, le nom du père ne donne pas le droit identitaire » (Sebbar, 2010 : 118-119)

En ce sens, nous pensons que l'identité de l'auteur est, souvent, compromise. Hybridité, brassage ou, encore, métissage seraient plus tolérables si nous acceptions de reconnaître les autres cultures. Il n'est point avantageux de tenter de stigmatiser les cultures, puisque elles sont différentes et peuvent être remodelées à bon escient. Donc, il est nécessaire de considérer ces notions comme étant des concepts offrant des éléments enrichissants, utiles à l'acceptation de l'autre. Nous pensons qu'il est assez contraignant de classer les écrits selon l'ouverture nouvelle dans laquelle ils s'inscrivent. Les auteurs francophones sont avant tout des auteurs qui écrivent en langue française, ils doivent être jugés selon la qualité de leurs écrits non sur leurs origines, ni sur leurs identités.

3.1.3. L'identité-monde, l' « Autre » au service du « Soi »

L'identité est un concept assez difficile à définir. Dans le cadre de notre étude, nous avons rappelé que l'homme avait besoin des autres pour exister, pour perdurer, pour construire son humanité, se construire socialement et pour construire son identité. Ce contact permanent entre êtres pensants instaure une relation proportionnelle « Autrui, pièce maîtresse de mon univers » (Tournier, 1967 : 54). De part nos différentes lectures, il est possible pour nous de dire que la littérature constitue un terrain propice pour la quête identitaire.

Dans le cadre de notre corpus et dans notre suite analytique, l'intitulé de l'ouvrage résume ce que prônent les contributeurs. Nous remarquons, que les écrits font de l'autre

un concept primordial à la construction du « Soi ». Sur ce point, nous rappelons l'affirmation d'Arthur Rimbaud qui domine chez les protagonistes dès les premiers abords, l'« autre » est mis à l'honneur dans chacune des contributions.

Les protagonistes pensent que tout ce que nous rencontrons dans notre vie aura un impact sur notre identité et, dans un contexte littéraire, sur l'identité de l'auteur. Ce dernier se met, volontiers en scène, il explore des situations qui lui sont parfaitement méconnues, procède à l'analyse du sujet qu'il désire traiter, l'étudie sous différents aspects. Un travail acharné commence en vue d'une parfaite immersion dans le roman et d'émouvoir le lecteur :

Pas de roman qui vaille, sans ce « passage à l'autre », quand l'auteur s'imagine homme, femme, traverse les siècles et les cultures, tour à tour soldat, infirmier, écrivain, trappeur dans le Grand Nord, épouse au foyer, paysan ou mandarin chinois, cherche pour chacun un ton, des attitudes, doit entrer en sympathie avec les plus abominables s'il veut les faire exister pour ses lecteurs, s'épouvante parfois de ce qui s'impose à lui (Le Bris, 2010 : 11)

Tout auteur ne peut demeurer passif face à ce qu'il lit et face à ce qu'il expérimente :

Alors naît le miracle de la littérature, quand l'auteur se découvre et se construit au travers de ses fictions. Car cette bruyante multitude qui l'aura habité pendant la rédaction de son livre et ne le quittera pas de sitôt n'en est pas moins lui-même, être singulier, et il serait vain de croire son « je » dissous dans le tumulte envahissant de ces « autres » – c'est très exactement le contraire : l'avènement d'un « moi » plus riche, élaboré [...] Tout texte est le produit de ses contextes (Le Bris, 2010 : 13-14)

Le sujet parlant ne peut se défaire de l'autre, et loin de « léser », « enrichie » affirmait Antoine de Saint Exupéry dans « *Pilote de guerre* » (Exupéry, 1942 : 175).

Kebir Ammi, partage avec le lecteur son aventure livresque. De David Copperfield à Robert Louis Stevenson, Ammi trouve à travers la littérature un baume à son cœur meurtri suite à l'indépendance de l'Algérie : « le jour de l'indépendance de l'Algérie est le plus triste de ma vie » (Ammi, 2010 : 216) . Cet événement, fatal, fait naître, chez lui, la crainte de perdre sa langue d'émancipation. Grâce à l'île au trésor, il finira par renouer avec la littérature :

Je renoue avec la lecture. Elle occupera l'essentiel de mon temps et m'éloignera du réel. Je m'empresse de voyager lorsque je franchis la barre des dix-huit ans. Cela me permet de quitter la rive où des blessures ont du mal à se refermer [...] J'écrirai dans... la langue de l'autre [...] Puis, je réaliserai que derrière la langue, il y a une autre langue ! Une façon – et cela vous dépasse – de se tenir. Votre manière d'être. D'être au monde. Une vision de soi parmi les autres. L'expression de ce que vous êtes, de vos souffrances, de vos joies, de votre projection dans l'avenir (Ammi, 2010 : 217)

La littérature est un domaine en expansion qui n'est point répressible, tout comme, le Monde n'est pas uniquement un lopin, ni un sol et ne peut être répressible, tout comme, l'identité dépasse le fait de n'être qu'un ensemble de critères archaïques et n'est pas, aussi, répressible.

Conclusion

Dans un contexte historique où régnait l'incertitude, et dans un monde changeant, la littérature-monde s'est vu attribuer le caractère de littérature salvatrice. Salvatrice de part ses nombreuses revendications, son désir ardent de liberté et d'indépendance. Le statut littéraire d'un écrivain francophone à longtemps était un souci permanent.

A l'époque coloniale, les débuts de la littérature francophone étaient assez timides, au point où les auteurs n'étaient pas pris au sérieux. Ce n'est que lorsqu'elle s'est imposée comme un moyen de lutte qu'elle a connu une fulgurante assomption et une reconnaissance mondiale. La Négritude et la littérature Maghrébine en sont des concepts qui témoignent de cette consécration. Cependant, à l'époque postcoloniale, l'appellation « francophone » avait tendance à procurer un malaise. Son unique utilisation laissait se dessiner les frontières qui séparent l'Hexagone des anciennes colonies. Face à ce constat, Jean Rouaud et Michel Le Bris ont mis en place la littérature-monde.

La littérature-monde est une littérature ouverte sur le monde, plus de contraintes géographiques, plus de « centre » littéraire vers qui tout converge, les écrivains ressentent de l'attrait pour ce concept revalorisant. Nous assistons à l'éclosion, d'une littérature nouvelle bannissant les frontières, l'antinomie qui gouverne la littérature francophone est remise en question, l'univers escompté par les auteurs est un univers sans limites où l'imaginaire de l'auteur serait un atout, non une entrave.

De ce monde riche en culture et en événements (le phénomène migratoire et l'instauration de l'identité nationale) naquit l'identité-monde. Ce néologisme puise sa source de l'affirmation d'Arthur Rimbaud « Je est un autre », c'est une identité qui englobe et valorise toutes les cultures aussi différentes soient-elles. Cette nouvelle approche du monde nous donnent à voir, nous lecteurs, une nouvelle réalité, autre, que celle dont nous sommes coutumiers.

Dans notre tentative d'analyse de ce regain identitaire, nous décelons la dominance du « Monde », l'identité-monde, peut s'apparenter à l'identité francophone, la construction diachronique est quasiment la même, le contexte similaire, cependant, une différence majeure existe entre les deux identités. Un auteur francophone, comme le souligne souvent Jean Rouaud est obligé d'abandonner son imaginaire aux frontières de la Métropole, au moment où, l'auteur-monde, transcende ce dogmatisme et vient tel qu'il est sans la moindre crainte d'être rejeté.

L'identité-monde est une identité où le « Monde » domine, hybrides ou bien métis nous sommes tous égaux, la différence est mise en valeur chacun est libre d'être qui il veut. C'est une volonté de bannir les frontières identitaires, Ananda Devi lui attribut, positivement, l'appellation de « Maladie » (Devi, Ananda, 2010 : 202).

Nous ajouterons que l'identité-monde est une identité qui se construit dans le temps et par le temps, elle se construit de l'autre et à travers l'autre. Tout individu ne peut se défaire de l'Autre. L'« Autre » est au service du « soi » et « Je » suis au service de l'« Autre ». Cette complémentarité est le résultat de cette sommation, c'est un avantage dans cette quête perpétuelle qu'est la quête de l'identité.

Finalement, nous estimons nécessaire de préciser que l'ouvrage « Je est un autre. Pour une identité-monde » est l'unique ouvrage qui traite de l'identité-monde, ce que nous avançons comme résultats dans le présent article n'est pas fini. D'autres aspects peuvent, tout aussi bien, être développés et venir consolider les résultats empiriques que nous présentons. Il convient, donc, de ne pas ignorer l'identité-monde.

Références bibliographiques

- AMMI K. 2010. « Mon identité, celle de l'autre » dans ROUAUD J & LE BRIS M. *Je est un autre. Pour une identité-monde*. Gallimard. Paris. pp. 211-218
- CUVILLIER A. 1964. *Précis de philosophie*. Armand Colin. Paris.
- DÉJEUX P. 1979. *La littérature algérienne contemporaine*. Que sais-je ? Paris
- DEVI A. 2010. « Flou identitaire » dans ROUAUD J & LE BRIS M. *Je est un autre. Pour une identité-monde*. Gallimard. Paris. pp. 201-210
- LE BRIS M & ROUAUD J. 15 mars 2007. *Pour une "littérature-monde" en français*. Le Monde. URL : https://www.lemonde.fr/livres/article/2007/03/15/des-ecrivains-plaident-pour-un-roman-en-francais-ouvert-sur-le-monde_883572_3260.html, consulté le 24 novembre 2021.
- LE BRIS M & ROUAUD J. 2010. *Je est un autre. Pour une identité-monde*. Gallimard. Paris.
- LE BRIS M & ROUAUD J. Mai 2007. *Pour une littérature-monde*. Gallimard. Paris.
- LE BRIS M. 2010. « Lisez Rimbaud ! » dans ROUAUD J & LE BRIS M. *Je est un autre. Pour une identité-monde*. Gallimard. Paris. pp. 09-27
- MABANCKOU A. 2007. « Le chant de l'oiseau migrateur » dans ROUAUD J & LE BRIS M. *Pour une littérature-monde*. Gallimard. Paris. pp. 55-66.
- MABANCKOU A. 2010. « Le sang, le sol et la souche » dans ROUAUD J & LE BRIS M. *Je est un autre. Pour une identité-monde*. Gallimard. Paris. pp. 39-45
- MANDOUZE A. 1961. *La révolution algérienne par les textes*. Maspero. Paris
- MBEMBE A. 2010. « Pièce d'identité et désirs d'apartheid » dans ROUAUD J & LE BRIS M. *Je est un autre. Pour une identité-monde*. Gallimard. Paris. pp. 125-134
- MOUSSAVOU Emeric. 2015. *La quête de L'identité dans le roman francophone postcolonial : Approche comparée des littératures africaine, insulaire, magrébine et caribéenne*. Le cas de *Verre cassé* d'Alain Mabanckou, *Soupir* d'Ananda Dévi, *L'Autre qui danse* de Suzanne Dracius et *La nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun sous la direction de P^r Michel BENIAMINO. Université de Limoges.
- N'SONDÉ. 2010. « Ethnidentité » dans ROUAUD J & LE BRIS M. *Je est un autre. Pour une identité-monde*. Gallimard. Paris. pp. 103-109
- SAINT EXUPÉRY. A. 1942. *Pilote de guerre*. Gallimard. Paris.
- SEBBAR L. 2010. « Le prénom sans le nom » dans ROUAUD J & LE BRIS M. *Je est un autre. Pour une identité-monde*. Gallimard. Paris. pp. 113-120
- TOURNIER M. *Vendredi ou les Limbes du Pacifique*. Gallimard. Paris.
- VIALA A. 2011. *LE CONCEPT D'IDENTITE CONSTITUTIONNELLE : APPROCHE THEORIQUE*. PEDONE. Paris.

Lien de l'article sur asjp

<https://www.asjp.cerist.dz/en/downArticle/523/6/1/198517>